





# Le cosmos et l'enfant

*Un roman de*  
Romain Fougère

Illustration de couverture :

Filipov Ivo - *korica na kosmos nulev broj* - CC-BY-SA

ISBN 979-10-227-9716-0

© Romain Fougère - 2019

# ANNA

Ma mère, mon père et moi vivions dans une maison minuscule. Une maison microscopique, à vrai dire, si petite que mon père, du haut de ses deux mètres zéro trois, avait dû poser un dôme de verre au plafond de la chambre mansardée pour pouvoir s'habiller debout. Ainsi, le pékin matutinal pouvait contempler, depuis la petite rue qui passait derrière le jardin, la tête ébouriffée de mon géniteur, nimbée d'un halo de lumière pâle, enfiler un t-shirt promotionnel ou un pull-over de grande surface. Les jours de neige, on aurait dit un vieux monsieur particulièrement chevelu.

Anna, ma mère, était un esprit puissant, servi par une discrétion naturelle et une incorrigible timidité qui ne l'avaient pas empêchée de se tailler une place de choix en médecine interne. La médecine interne concerne toutes les maladies que les autres docteurs ne connaissent pas. Ainsi, le savoir de ma mère commençait là où s'arrêtait celui des autres, ce qui me remplissait de fierté, car enfin, elle repoussait les limites de la connaissance humaine, armé de la seule torche de ses immenses connaissances, et de sa conviction qu'à tout problème, on peut apporter une solution, sauf quand on ne peut pas, et à ce moment-là il est inutile de se faire du souci, pas vrai ? Seules de rares crises de bovarysme venaient ponctuellement troubler sa quiétude, crises dont la fantaisie de mon père venait à bout sans trop devoir lutter.

Ainsi je grandissais dans la bulle douillette que m'avaient conçue un père fantasque et une mère

réservée. J'avais huit ans et tout allait bien. Mon père me racontait des histoires impossibles, auxquelles j'avais appris à apporter un crédit mesuré, ayant déjà essuyé à l'école les sarcasmes de mes professeurs. Il en restait quelques-unes, que je racontais discrètement à mes camarades de classe, telle la légende du seul sous-marin sur lequel on avait accepté la présence de femmes, et qui, pris dans les glaces pendant soixante ans, avait développé une société primitive basée sur la pêche au cœlacanthe et une vénération pour l'adoucisseur d'eau, ou encore sur ces manifestations qui peuvent éclater parmi les populations bactériennes quand on sort la poubelle trop tard pour que ce soit vraiment hygiénique, et trop tôt pour que les microbes aient eu le temps de construire des fusées d'exploration.

Il m'a fallu un moment pour comprendre la façon dont mon père gagnait sa vie. Je savais par ma mère qu'il avait eu un « très bon travail » à la

Défense (un quartier de Paris que je me représentait immanquablement fait de hautes tours, dotées de blindages épais et de lances-missiles), mais à l'époque de mon enfance, s'il s'absentait parfois quelques jours, il passait beaucoup de temps sur son ordinateur à la maison. Quand il n'était pas penché, les yeux plissés, vers la lumière de son écran, ma mère et moi tendions l'oreille, car il était dans le garage.

Cette partie de la maison, à l'écart du bâtiment principal, faite de bois branlant, moussu, vermoulu, était une authentique « man's cave », le refuge d'un homme habile, ingénieux et d'une créativité sans autres limites que celles des moyens dont il pouvait disposer. Il y passait un temps considérable, bricolant sa vieille moto bruyante et puante, sur laquelle ma mère refusait de monter, coupant des billettes de bois qu'il ramenait des collines et qu'il transformait en arcs aux formes torturées, opérant



des ordinateurs éventrés dont il tirait divers organes destinés à être greffés sur sa propre machine. Je l'y voyais scier, disquer, souder, visser toutes sortes de choses, et ma mère et moi nous inquiétions quand nous n'entendions plus de vacarme dans son antre.

C'est en le voyant sortir de son territoire avec divers outils que j'eus, pour la première fois, le pressentiment qu'une chose horrible allait se produire. Devant l'apparition, ma mère sourit, ce qui était doublement louche. Elle qui lui expliquait posément, de temps à autre, quand il se mettait en tête, par exemple, de remplacer la carte graphique de son PC sur la table de la cuisine, que « la poussière et le bruit ont toute leur place au garage », ne pouvait pas voir d'un bon œil un tel déménagement. Je le vis monter l'escalier avec son barda, et, emportant ma tartine, je lui courus après :

– Qu'est-ce que tu fais ?

Il se retourna gravement vers moi et me répondit :

– Je viens de recevoir un message crypté de la face cachée de la Lune. Les Chinois y ont installé une base en 2018, et ils y ont été contactés par des extra-terrestres. Mais on ne comprend rien à leurs messages, alors Pékin m’a demandé de les aider. Je vais installer un poste de traduction sur le toit.

– Mais tu parles chinois, toi ? Vas-y, parle chinois pour voir !

– Namaste arigato kso !

– Mouais. Et l’alien, tu le parles, l’alien ?

S’ensuivit une série d’indescriptibles bruits de bouche, clappement de langue, cliquetis, mises en vibration diverses des lèvres et même quelques bruits de nez.

– Ha ! Et qu’est-ce que ça veut dire ?

– Ça veut dire « il n’est pas facile pour moi de discuter avec toi, jeune humain, alors que je suis

dans les escaliers avec une perceuse, une scie électrique, un marteau et deux boîtes de vis dans les bras. Et en plus, tu vas être en retard à l'école. »

– Ok, et comment tu dis « perceuse » en alien ?

Il eut un reniflement éloquent, fit demi-tour, ajouta qu'on ne devait pas le déranger, car il s'agissait d'un dossier top secret, et s'enferma dans le grenier, où il commença à produire le boucan habituel. En fait de grenier, c'était surtout un placard : même si, en termes de surface, il était d'une taille plutôt honorable par rapport aux autres pièces de la maison, étant sous la pente du toit, il était trop bas pour qu'un adulte pût s'y tenir debout. Mes interrogations allaient s'amplifiant, mais il était temps de partir. Ma mère et moi sortîmes dans le froid glacial de ce matin d'hiver.

Mon école n'était pas très loin de la maison, mais le court trajet était un moment privilégié que

j'aimais à partager avec ma mère. Cette marche tranquille – Anna trouvait toujours le moyen de partir à l'heure – faisait de moi l'enfant calme que j'incarnais en classe. Oh, il y avait bien eu quelques alertes, comme la fois où j'avais jugé adéquat de libérer la colonie de fourmis du terrarium pédagogique. Mes parents avaient même été convoqués par le directeur quand, reprenant les mots de mon père lors d'une discussion entendue la veille, j'avais protesté contre une punition collective, en expliquant à mon instituteur que l'école formait les gens à trouver normales les injustices commises par les « fondus de pouvoir », et que nous vivions dans une « caricature de démocratie ».

Ces quelques coups d'éclat m'avaient valu l'admiration de deux de mes camarades, Ismaël Benzeddine, dont la fièvre libertaire a fait de lui le journaliste que vous connaissez, et Rodolphe Beauchamp, dit Totoche, généralement convaincu de

la nécessité d'augmenter le niveau de bordel ambiant. Nous partagions cependant tous le désir d'exprimer notre flamme discrètement, l'un en raison de cette discrimination qu'il avait remarquablement – et tragiquement – bien compris pour son jeune âge, l'autre, à cause de la présence à son domicile d'un hydre paternel, charpentier massif et borné qui, excellent dans sa partie, ne laissait pas son fils faire un écart sans le gratifier d'une bonne raclée.

– Mauvaise nouvelle, les gars, fis-je en arrivant dans la cour, les Chinois ont colonisé la face cachée de la Lune.

– Ha ! répondit Ismaël. Je trouve ça un peu facile.

– Qu'est-ce qui n'est pas facile ? demanda Rodolphe, pour qui, décidément, rien n'était vraiment aisé.

– Qui pourra vérifier qu’ils y sont vraiment, vu que c’est la face cachée ? rétorqua Isma. Et dans un silence songeur, nous nous mîmes en rang pour entrer en classe.

Qu’elles sont longues, ces heures passées sur la chaise inconfortable ! Et pourtant on parvient à passer avec celle-ci une sorte de pacte, à trouver un drôle d’équilibre, qui permet de bayer aux corneilles, voire de démarrer une carrière de dessinateur satirique. Les esprits les plus éthérés y découvrent la beauté des changements de saison sur l’arbre de la cour, observant la façon dont cette feuille tarde à se décrocher, elle qui pendouille lamentablement alors que toutes ses copines sont déjà parties avec le vent d’octobre. Au printemps, ils s’émerveillent de la façon dont la lumière caresse les branches, puis les feuilles, ou, faisant preuve d’une disposition précoce à l’éthologie, observent la vie sociale des mésanges.

Et dans la chaleur modérée de la classe, tandis que la voix monocorde du professeur endort doucement le petit Thomas qui végète près du radiateur, il y a une sorte de paix délectable.

C'est en rentrant que j'eus, comme souvent avec les histoires de mon père, une hésitation. Alors que j'arrivais en vue de la maison, j'aperçus deux poteaux d'égale hauteur dépasser du bas du toit, et mon père en train de replacer quelques tuiles autour. M'avait-il dit la vérité, ce matin-là ? Comme tous les bons conteurs, il mêlait adroitement la vérité et l'affabulation, de sorte qu'il était assez compliqué de démêler le bon grain de l'ivraie. Je pris la décision de lui tirer les vers du nez.

– Salut bonhomme ! me cria-t-il. Alors, tu as été un bon soldat du capital aujourd'hui ?

– Ça va. Dis, tu m'aides à faire mes devoirs ?

La question était rituelle, la réponse tout autant.